



المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية  
ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵏⵓⵔⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ  
INSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

ⵎⴰⵎⴰⵔ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ

ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ | ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ  
*Le Spleen de Paris*

Charles Baudelaire



ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ

ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ : ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ ⵜⴰⵎⴰⴳⴷⵓⵜ

†ΣΧ%ΕΣΠΣΙ | Θ.ΟΣϰ

Le Spleen de Paris



©.QII Θ%ΛΙΞQ

†ΣΧ:ΕΣΠΞΙ | Θ.ΟΣΧ  
**Le Spleen de Paris**

†ΣΓΛϚ.ΧΞΙ ΧΧΧ%ΙΙΞΙ ΣΙΟΟΛΙ

†.Ο%Ο† : Ψ.ΟΘΞ Γ%Γ%Γ

*Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe  
Centre de Traduction, de la Documentation, de l'Édition  
et de la Communication*

*Série : Traduction - N° 13*

|                        |  |
|------------------------|--|
| Titre                  | : ⵜⴰⵎⴰⵣⵉⵖⵉⵜ ⵏ ⵏⵓⵎⵓⵛ                          |
| Titre Original         | : Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose |
| Auteur                 | : Charles Baudelaire                         |
| Traducteur             | : Larbi MOUMOUCH                             |
| Expertise linguistique | : Rachid LAABDLAOUI                          |
| Editeur                | : Institut Royal de la Culture Amazighe      |
| Couverture             | : Unité de l'édition (CTDEC)                 |
| Imprimerie             | : El Maârif Al Jadida - Rabat                |
| Dépôt légal            | :  |
| ISBN                   | :  |
| Copyright              | : © IRCAM                                    |





Σ

ΠΣΙΟΦΚ, Α. ΘΦΜΦ οΦΓΣΟ

Λ ΣΓΛΛΦΚΦΦ





ΙΚΚ ΛΣΛΙ ο ∅ΘΘι Λ ΣΣΕ  
ΣΥ ΣΚΟο +ΣΜΜοΘ Λ ΣΗΘΘΣ  
οΟ Σ+ΘΚΚοΜ Κ8ΙΑ ΣΘΣΕ  
ΣΥ ΣΠΖΛ Σ +ΣΙΙΣΙ+ Ι ∅ΖΘΣ  
ΣΩΚΓ Σ ΓοΧ οΟ ΣΗΗΟΛ  
Υ ∅ΚΘΟ Ι ΣΧ<sup>υ</sup>ΛΜοι

ΠΣιο8Κ

ΣΕΚΣ

- ΣΙΞ ο ρΗΧοΙ ΣΗΗοΟΙ\*, ΓοΛ ΘοΦΟο ++ΞΟΞ+, ΞΟ Λ ΘοΘοΚ ΙΥΛ ΓοΚ ΙΥΛ ρΗ+ΓοΚ ΙΥΛ ΧΓοΚ ?
- ρΟ ΛοΟΞ ΘοΘο, ρΗο ΞΓΓο, ρΗο ρΗ+Γο, ρΗο ρΓο.
- ΞΓΓο ΞΓΛΛρΡΚοΗ ΗΚ ?
- †οΧρΟΞ Ηο ΗΗΞ †ΗΞ†, οΟ †ΣΗοΛ ρΟ†ο †† ΗΙρ ΟΓΟ†\*.
- †οΓοΰΞΟ† ΗΚ?
- ρΟ ΘΘΞ† Γο ΓΞΙΛ † Λ †ρΚο.
- ΞΓοΓ ρΗρΗΚΞ?
- ΟοΛ † ΙΞ† ΞΟΞ†, ΓΚ ΞΧο ΛΞΙ ΟΘΘΞ, ΞΧ οΓ†ΗρΗ\*.
- ρΟ†?
- ΡΟΦΞ† + ΓΚΗΗΞ †ΡΟΦΞ† ΟΘΘΞ.
- οΛο! Γο ϰο ††ΞΟΞ† ΣΗΓΓο, ο ΞΓΰΰΞ ΛοΟ οοΛ ?
- οΟ ††ΞΟΞ† ΞΓΛΗο... ΞΓΛΗο ΞΰΰοοοΙ... †ΞΗ... †ΞΗ... ΞΓΛΗο ΗΗΙΞΙΙΞΙ.

# L'étranger

Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? Ton père, ta mère, ta soeur ou ton frère ?

- Je n'ai ni père, ni mère, ni soeur, ni frère.

- Tes amis ?

- Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

- Ta patrie ?

- J'ignore sous quelle latitude elle est située.

- La beauté ?

- Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

- L'or ?

- Je le hais comme vous haissez Dieu.

- Eh ! Qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

- J'aime les nuages. Les nuages qui passent... là-bas...là-bas les merveilleux nuages !



## Le désespoir de la vieille

La petite vieille ratatinée se sentit toute réjouie en voyant ce joli enfant à qui chacun faisait fête, à qui tout le monde voulait plaire ; ce joli être si fragile comme elle, la petite vieille, et, comme elle aussi, sans dents et sans cheveux.

Et elle s'approcha de lui, voulant lui faire des risettes et des mines agréables.

Mais l'enfant épouvanté se débattait sous les caresses de la bonne femme décrépite, et remplissait la maison de ses glapissements.

Alors la bonne vieille se retira dans sa solitude éternelle, et elle pleurait dans un coin, se disant :

- “ Ah ! Pour nous, malheureuses vieilles femelles, l'âge est passé de plaire, même aux innocents ; et nous faisons horreur aux petits enfants que nous voulons aimer. “



## Le confiteor de l'artiste

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! Pénétrantes jusqu'à la douleur ! Car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur ! Une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui, par sa petitesse et son isolement, imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le moi se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positives. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle, me révoltent... Ah ! Faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.





## Un plaisant

C'était l'explosion du nouvel an : chaos de boue et de neige, traversé de mille carrosses, étincelant de joujoux et de bonbons, grouillant de cupidités et de désespoirs, délire officiel d'une grande ville fait pour troubler le cerveau du solitaire le plus fort.

Au milieu de ce tohu-bohu et de ce vacarme, un âne trottait vivement, harcelé par un malotru armé d'un fouet.

Comme l'âne allait tourner l'angle d'un trottoir, un beau monsieur ganté, verni, cruellement cravaté et emprisonné dans des habits tout neufs, s'inclina cérémonieusement devant l'humble bête, et lui dit, en ôtant son chapeau "Je vous la souhaite bonne et heureuse!" puis se retourna vers je ne sais quels camarades avec un air de fatuité, comme pour les prier d'ajouter leur approbation à son contentement.

L'âne ne vit pas ce beau plaisant, et continua de courir avec zèle où l'appelait son devoir.

Pour moi, je fus pris subitement d'une incommensurable rage contre ce magnifique imbécile, qui me parut concentrer en lui tout l'esprit de la France.





## La chambre double

Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement spirituelle, où l'atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu.

L'âme y prend un bain de paresse, aromatisé par le regret et le désir. - c'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre ; un rêve de volupté pendant une éclipse.

Les meubles ont des formes allongés, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver ; on les dirait doués d'une vie somnambulique, comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette, comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

Sur les murs nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l'impression non analysée, l'art défini, l'art positif est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l'harmonie.

Une senteur infinitésimale du choix le plus exquis à laquelle se mêle une très légère humidité nage dans cette atmosphère, où l'esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre chaude.

La mousseline pleut abondamment devant fenêtres et devant le lit ; elle s'épanche en cascades neigeuses. Sur ce lit est couchée l'idole, la souveraine des rêves. Mais comment est-elle ici ? Qui l'a amenée ? Quel pouvoir magique l'a installée sur ce trône de rêverie et de volupté ? Qu'importe ? La voilà ! Je la reconnais.

Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule ; ces subtiles et terribles mirettes, que je reconnais à leur effrayante malice ! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration.

A quel démon bienveillant dois-je d'être ainsi entouré de mystère, de silence, de paix et de parfums ? O béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde !

Non ! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes ! Le temps a disparu ; c'est l'éternité qui règne, une éternité de délices.

Mais un coup terrible, lourd, a retenti à la porte, et, comme dans les rêves infernaux, il m'a semblé que je recevais un coup de pioche dans l'estomac.

Et puis un spectre est entré. C'est un huissier qui vient me torturer au nom de la loi ; une infâme concubine qui vient crier misère et ajouter les trivialités de sa vie

aux douleurs de la mienne ; ou bien le saute-ruisseau d'un directeur de journal qui réclame la suite du manuscrit.

La chambre paradisiaque, l'idole, la souveraine des rêves, la Sylphide, comme disait le grand René, toute cette magie a disparu au coup brutal frappé par le spectre.

Horreur! je me souviens! Je me souviens! Oui! Ce taudis, ce séjour de l'éternel ennui, est bien le mien. Voici les meubles sots, poudreux, écornés : la cheminée sans flamme et sans braise souillée de crachats ; les tristes fenêtres où la pluie a tracé des sillons dans la poussière ; les manuscrits, raturés ou incomplets ; l'almanach où le crayon a marqué les dates sinistres.

Et ce parfum d'un autre monde, dont je m'enivrais avec une sensibilité perfectionnée, hélas ! il est remplacé par une fétide odeur de tabac mêlée à je ne sais quelle nauséabonde moisissure. On respire ici maintenant le ranci de la désolation.

Dans ce monde étroit, mais si plein de dégoût, un seul objet connu me sourit : la fiole de laudanum ; une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas! féconde en caresses et en trahisures.

Oh ! Oui ! Le temps a reparu ; le temps règne en souverain maintenant, et avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de souvenirs, de regrets, de spasmes, de peurs, d'angoisses, de cauchemars, de colères et de névroses.

Je vous assure que les secondes maintenant sont fortement et solennellement accentuées, et chacune, en jaillissant de la pendule, dit : "Je suis la Vie, l'insupportable, l'implacable Vie !"

Il n'y a qu'une seconde dans la vie humaine qui ait mission d'annoncer une bonne nouvelle, la bonne nouvelle qui cause à chacun une inexplicable peur.

Oui! Le Temps règne; il a repris sa brutale dictature. Et il me pousse, comme si j'étais un boeuf, avec son double aiguillon. - "Et hue donc! Bourrique! Sue donc, esclave! Vis donc, damné!"



## Chacun sa chimère

Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemin, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrai plusieurs hommes qui marchaient courbés.

Chacun d'eux portait sur son dos une énorme chimère, aussi lourde qu'un sac de farine ou de charbon, ou le fournement d'un fantassin romain.

Mais la monstrueuse bête n'était pas un poids inerte ; au contraire, elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants ; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa monture ; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme, comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi.

Je questionnai l'un de ces hommes, et je lui demandai où ils allaient ainsi. Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui, ni les autres ; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher.

Chose curieuse à noter : aucun de ces voyageurs n'avait l'air irrité contre la bête féroce suspendue à son cou et collée à son dos ; on eût dit qu'il la considérait comme faisant partie de lui-même. Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun désespoir ; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.

Et le cortège passa à côté de moi et s'enfonça dans l'atmosphère de l'horizon, à l'endroit où la surface arrondie de la planète se dérobe à la curiosité du regard humain.

Et pendant quelques instants je m'obstinaï à vouloir comprendre ce mystère : mais bientôt l'irrésistible indifférence s'abattit sur moi, et j'en fus plus lourdement accablé qu'ils ne l'étaient eux-mêmes par leurs écrasantes chimères.





## Le Fou et la Vénus

Quelle admirable journée ! Le vaste parc se pâme sous l'oeil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'amour.

L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différentes des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse.

On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre, comme des fumées.

Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé.

Aux pieds d'une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le remords ou l'ennui les obsède, affublé d'un costume éclatant et ridicule, coiffé de cornes et de sornettes, tout ramassé contre le piédestal, lève des yeux pleins de larmes vers l'immortelle déesse.

Et ses yeux disent : "Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle beauté ! Ah ! Déesse ! Ayez pitié de ma tristesse et de mon délire."

Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre.



## Le chien et le flacon

« Mon beau chien, mon bon chien, mon cher toutou, approchez et venez respirer un excellent parfum acheté chez le meilleur parfumeur de la ville. »

Et le chien, en frétilant de la queue, ce qui est, je crois, chez ces pauvres êtres, le signe correspondant du rire et du sourire, s'approche et curieusement son nez humide sur le flacon débouché ; puis, reculant soudainement avec effroi, il aboie contre moi, en manière de reproche.

« - Ah ! Misérable chien, si je vous avais offert un paquet d'excréments, vous l'auriez flairé avec délices et peut-être dévoré. Ainsi, vous-même, indigne compagnon de ma triste vie, vous ressemblez au public, à qui il ne faut jamais présenter des parfums délicats qui l'exaspèrent, mais des ordures soigneusement choisies. »





## Le mauvais vitrier

Il y a des natures purement contemplatives et tout à fait impropres à l'action qui cependant, sous une impulsion mystérieuse et inconnue, agissent quelquefois avec une rapidité dont elles se seraient crues elles-mêmes incapables.

Tel qui, craignant de trouver chez son concierge une nouvelle chagrinante, rôde lâchement devant sa porte sans oser rentrer, tel qui garde quinze jours une lettre sans la décacheter, ou ne se résigne qu'au bout de six mois à opérer une démarche nécessaire depuis un an, se sentent quelquefois brusquement précipités vers l'action par une force irrésistible comme la flèche d'un arc. Le moraliste et le médecin, qui prétendent tout savoir, ne peuvent pas expliquer d'où vient si subitement une si folle énergie à ces âmes paresseuses et voluptueuses, et comment, incapables d'accomplir les choses les plus simples et les plus nécessaires, elles trouvent à une certaine minute un courage de luxe pour exécuter les actes les plus absurdes et souvent même les plus dangereux.

Un de mes amis, le plus inoffensif rêveur qui ait existé, a mis une fois le feu à une forêt pour voir, disait-il, si le feu prenait avec autant de facilité qu'on l'affirme généralement. Dix fois de suite, l'expérience manqua ; mais, à la onzième, elle réussit beaucoup trop bien.

Un autre allumera un cigare à côté d'un tonneau de poudre, pour voir, pour savoir, pour tenter la destinée, pour se contraindre lui-même à faire preuve d'énergie, pour faire le joueur, pour connaître les plaisirs de l'anxiété, pour rien, par caprice, par désœuvrement.

C'est une espèce d'énergie qui jaillit de l'ennui et de la rêverie ; et ceux en qui elle se manifeste si inopinément sont, en général, comme je l'ai dit, les plus indolents et les plus rêveurs des êtres.

Un autre, timide à ce point qu'il baisse les yeux même devant les regards des hommes, à ce point qu'il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté pour entrer dans un café ou passer devant le bureau d'un théâtre, où les contrôleurs lui paraissent investis de la majesté de Minos, d'Eaque et de Rhadamanthe, sautera brusquement au cou d'un vieillard qui passe à côté de lui et l'embrassera avec enthousiasme devant la foule étonnée.

Pourquoi ? Parce que... parce que cette physionomie lui était irrésistiblement sympathique ? Peut-être ; mais il est plus légitime de supposer que lui-même il ne sait pas pourquoi.

J'ai été plus d'une fois victime de ces crises et de ces élans, qui nous autorisent à croire que des démons malicieux se glissent en nous et nous font accomplir, à

notre insu, leurs plus absurdes volontés.

Un matin je m'étais levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé me semblait-il, à faire quelque chose de grand, une action d'éclat ; et j'ouvris la fenêtre, hélas ! (...)

La première personne que j'aperçus dans la rue, ce fut un vitrier dont le cri perçant, discordant, monta jusqu'à moi à travers la lourde et sale atmosphère parisienne. Il me serait d'ailleurs impossible de dire pourquoi je fus pris à l'égard de ce pauvre homme, d'une haine aussi soudaine que despotique.

“ - Hé! Hé!” et je lui criai de monter. Cependant je réfléchissais non sans quelque gaieté, que, la chambre étant au sixième étage et l'escalier fort étroit, l'homme devait éprouver quelque peine à opérer son ascension et accrocher en maints endroits les angles de sa fragile marchandise.

Enfin il parut ; j'examinai curieusement toutes ses vitres, et je lui dis : “Comment ? Vous n'avez pas de verres de couleur ? Des verres roses, rouges, bleus, des vitres magiques, des vitres de paradis ? Imprudent que vous êtes, vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, et vous n'avez pas même de vitres qui fassent voir la vie en beau !” Et je le poussai vivement dans l'escalier, où il trébucha en grognant.

Je m'approchai du balcon et je me saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au débouché de la porte, je laissai tomber perpendiculairement mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses crochets ; et le choc le renversant, il acheva de briser sous son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire qui rendit le bruit éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre.

Et, ivre de ma folie, je lui criai furieusement : “ La vie en beau ! La vie en beau ! “

Ces plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril, et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance?





## A une heure du matin

Enfin ! Seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderons le silence, le repos. Enfin ! la tyrannie de la face humaine a disparu, et je ne souffrirai plus que par moi-même.

Enfin ! Il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres ! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde.

Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la journée : avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour une île); avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue, qui à chaque objection répondait: "C'est ici le parti des honnêtes gens", ce qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins ; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues ; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants ; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de Vénustre ; avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit en me congédiant : « Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z...; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs; avec lui vous pourriez peut-être aboutir à quelque chose. Voyez- le, et puis nous verrons » ; m'être vanté (pourquoi?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie, délit de fanfaronnade, crime de respect humain; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle; ouf ! Est-ce bien fini ?

Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence et la solitude de la nuit. Ames de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez- moi, soutenez- moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde; et vous, seigneur mon dieu ! Accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise!





## La Femme sauvage

“ Vraiment, ma chère, vous me fatiguez sans mesure et sans pitié ; on dirait, à vous entendre soupirer, que vous souffrez plus que les glaneuses sexagénaires et que les vieilles mendiantes qui ramassent des croûtes de pain à la porte des cabarets.

“ Si au moins vos soupirs exprimaient le remords, ils vous feraient quelque honneur ; mais ils ne traduisent que la satiété du bien-être et l'accablement du repos. Et puis, vous ne cessez de vous répandre en paroles inutiles : “ Aimez- moi bien ! j'en ai tant besoin ! Consolez- moi par-ci, caressez- moi par là !” Tenez, je veux essayer de vous guérir ; nous en trouverons peut- être le moyen, pour deux sols, au milieu d'une fête, et sans aller bien loin.

“ Considérons bien, je vous prie, cette solide cage de fer derrière laquelle s'agite, hurlant comme un damné, secouant les barreaux comme un orang-outang exaspéré par l'exil, imitant, dans la perfection, tantôt les bonds circulaires du tigre, tantôt les dandinements stupides de l'ours blanc, ce monstre poilu dont la forme imite assez vaguement la vôtre.

“ Ce monstre est un de ces animaux qu'on appelle généralement “ mon ange !”, c'est-à-dire une femme. L'autre monstre, celui qui crie à tue-tête, un bâton à la main, est un mari. Il a enchaîné sa femme légitime comme une bête, et il la montre dans les faubourgs, les jours de foire, avec permission des magistrats, cela va sans dire. “ Faites bien attention ! Voyez avec quelle voracité (non simulée peut-être!) elle déchire des lapins vivants et des volailles piaillantes que lui jette son cornac. “ Allons, dit- il, il ne faut pas manger tout son bien en un jour ”, et, sur cette sage parole, il lui arrache cruellement la proie, dont les boyaux dévidés restent un instant accrochés aux dents de la bête féroce, de la femme, veux- je dire.

“ Allons ! un bon coup de bâton pour la calmer ! car elle darde des yeux terribles de convoitise sur la nourriture enlevée. Grand Dieu ! Le bâton n'est pas un bâton de comédie, avez-vous entendu résonner la chair, malgré le poil postiche ? Aussi les yeux lui sortent maintenant de la tête, elle hurle plus naturellement. Dans sa rage, elle étincelle tout entière, comme le fer qu'on bat”.

“ Telles sont les mœurs conjugales de ces deux descendants d'Eve et d'Adam, ces oeuvres de vos mains, ô mon Dieu ! Cette femme est incontestablement malheureuse, quoique après tout, peut-être, les jouissances titillantes de la gloire ne lui soient pas inconnues. Il y a des malheurs plus irrémédiables, et sans compensation. Mais dans le monde où elle a été jetée, elle n'a jamais pu croire que la femme méritait une autre destinée.

“ Maintenant, à nous deux, chère précieuse! A voir les enfers dont le monde est peuplé, que voulez-vous que je pense de votre joli enfer, vous qui ne reposez que sur des étoffes aussi douces que votre peau, qui ne mangez que de la viande cuite, et pour qui un domestique habile prend soin de découper les morceaux ?

“ Et que peuvent signifier pour moi tous ces petits soupirs qui gonflent votre poitrine parfumée, robuste coquette ? Et toutes ces affectations apprises dans les livres, et cette infatigable mélancolie, faite pour inspirer au spectateur un tout autre sentiment que la pitié ? En vérité, il me prend quelquefois envie de vous apprendre ce que c'est que le vrai malheur.

“ A vous voir ainsi, ma belle délicate, les pieds dans la fange et les yeux tournés vaporeusement vers le ciel, comme pour lui demander un roi, on dirait vraisemblablement une jeune grenouille qui invoquerait l'idéal. Si vous méprisez le soliveau (ce que je suis maintenant, comme vous savez bien), gare la grue qui vous croquera, vous gobera et vous tuera à son plaisir !

“ Tant poète que je sois, je ne suis pas aussi dupe que vous voudriez le croire, et si vous me fatiguez trop souvent de vos précieuses pleurnicheries, je vous traiterai en femme sauvage, ou je vous jetterai par la fenêtre, comme une bouteille vide. “



## Les Foules

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude : jouir de la foule est un art ; celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage.

Multitude, solitude : termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée.

Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ces âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun. Pour lui seul, tout est vacant ; et si de certaines places paraissent lui être fermées, c'est qu'à ses yeux elles ne valent pas la peine d'être visitées.

Le promeneur solitaire et pensif tire une singulière ivresse de cette universelle communion. Celui-là qui épouse facilement la foule connaît des jouissances fiévreuses, dont seront éternellement privés l'égoïste, fermé comme un coffre, et le paresseux, interné comme un mollusque. Il adopte comme siennes toutes les professions, toutes les joies et toutes les misères que la circonstance lui présente.

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe.

Il est bon d'apprendre quelquefois aux heureux de ce monde, ne fût-ce que pour humilier un instant leur sot orgueil, qu'il est des bonheurs supérieurs au leur, plus vastes et plus raffinés. Les fondateurs de colonies, les pasteurs de peuples, les prêtres missionnaires exilés au bout du monde, connaissent sans doute quelque chose de ces mystérieuses ivresses ; et, au sein de la vaste famille que leur génie s'est faite, ils doivent rire quelquefois de ceux qui les plaignent pour leur fortune si agitée et pour leur vie si chaste.







## Les Veuves

Vauvenargues dit que dans les jardins publics il est des allées hantées principalement par l'ambition déçue, par les inventeurs malheureux, par les gloires avortées, par les coeurs brisés, par toutes ces âmes tumultueuses et fermées, en qui grondent encore les derniers soupirs d'un orage, et qui reculent loin du regard insolent des joyeux et des oisifs. Ces retraites ombreuses sont les rendez-vous des éclopés de la vie.

C'est surtout vers ces lieux que le poète et le philosophe aiment diriger leurs avides conjectures. Il y a là une pâture certaine. Car s'il est une place qu'ils dédaignent de visiter, comme je l'insinuais tout à l'heure, c'est surtout la joie des riches. Cette turbulence dans le vide n'a rien qui les attire. Au contraire, ils se sentent irrésistiblement entraînés vers tout ce qui est faible, ruiné, contristé, orphelin.

Un oeil expérimenté ne s'y trompe jamais. Dans ces traits rigides ou abattus, dans ces yeux caves et ternes, ou brillants des derniers éclairs de la lutte, dans ces rides profondes et nombreuses, dans ces démarches si lentes ou si saccadées, il déchiffre tout de suite les innombrables légendes de l'amour trompé, du dévouement méconnu, des efforts non récompensés, de la faim et du froid humblement, silencieusement supportés.

Avez-vous quelquefois aperçu des veuves sur ces bancs solitaires, des veuves pauvres? Qu'elles soient en deuil ou non, il est facile de les reconnaître. D'ailleurs, il y a toujours dans le deuil du pauvre quelque chose qui manque, une absence d'harmonie qui le rend plus navrant. Il est contraint de lésiner sur sa douleur. Le riche porte la sienne au grand complet.

Quelle est la veuve la plus triste et la plus attristante, celle qui traîne à sa main un bambin avec qui elle ne peut pas partager sa rêverie, ou celle qui est tout à fait seule? Je ne sais... Il m'est arrivé une fois de suivre pendant de longues heures une vieille affligée de cette espèce; celle-là roide, droite, sous un petit châle usé, portait dans tout son être une fierté de stoïcienne.

Elle était évidemment condamnée, par une absolue solitude, à des habitudes de vieux célibataire, et le caractère masculin de ses moeurs ajoutait un piquant mystérieux à leur austérité. Je ne sais dans quel misérable café et de quelle façon elle déjeuna. Je la suivis au cabinet de lecture; et je l'épiai longtemps pendant qu'elle cherchait dans les gazettes, avec des yeux actifs, jadis brûlés par les larmes, des nouvelles d'un intérêt puissant et personnel.

Enfin, dans l'après-midi, sous un ciel d'automne charmant, un de ces ciels d'où descendent en foule les regrets et les souvenirs, elle s'assit à l'écart dans un jardin, pour entendre, loin de la foule, un de ces concerts dont la musique des régiments gratifie le peuple parisien.

C'était sans doute là la petite débauche de cette vieille innocente (ou de cette vieille purifiée), la consolation bien gagnée d'une de ces lourdes journées sans ami, sans causerie, sans joie, sans confident, que Dieu laissait tomber sur elle, depuis bien des ans peut-être ! Trois cent soixante-cinq fois par an.

Une autre encore :

Je ne puis jamais m'empêcher de jeter un regard, sinon universellement sympathique, au moins curieux, sur la foule de parias qui se pressent autour de l'enceinte d'un concert public. L'orchestre jette à travers la nuit des chants de fête, de triomphe ou de volupté. Les robes traînent en miroitant ; les regards se croisent ; les oisifs, fatigués de n'avoir rien fait, se dandinent, feignant de déguster indolemment la musique. Ici rien que de riche, d'heureux ; rien qui ne respire et n'inspire l'insouciance et le plaisir de se laisser vivre ; rien, excepté l'aspect de cette tourbe qui s'appuie là-bas sur la barrière extérieure, attrapant gratis, au gré du vent, un lambeau de musique, et regardant l'étincelante fournaise intérieure.

C'est toujours quelque chose intéressante que ce reflet de la joie du riche au fond de l'oeil du pauvre. Mais ce jour-là, à travers ce peuple vêtu de blouses et d'indienne, j'aperçus un être dont la noblesse faisait un éclatant contraste avec toute la trivialité environnante.

C'était une femme grande, majestueuse, et si noble dans tout son air, que je n'ai pas souvenir d'avoir vu sa pareille dans les collections des aristocratiques beautés du passé. Un parfum de hautaine vertu émanait de toute sa personne. Son visage, triste et amaigri, était en parfaite accordance avec le grand deuil dont elle était revêtue. Elle aussi, comme la plèbe à laquelle elle s'était mêlée et qu'elle ne voyait pas, elle regardait le monde lumineux avec un oeil profond, et elle écoutait en hochant doucement la tête.

Singulière vision ! “ A coup sûr, me dis-je, cette pauvreté -là, si pauvreté il y a, ne doit pas admettre l'économie sordide ; un si noble visage m'en répond. Pourquoi donc reste - t - elle volontairement dans un milieu où elle fait une tache si éclatante? ”

Mais en passant curieusement auprès d'elle, je crus en deviner la raison. La grande veuve tenait par la main un enfant comme elle vêtu de noir ; si modique que fût le prix d'entrée, ce prix suffisait peut-être pour payer un des besoins du petit être, mieux encore, une superfluité, un jouet.

Et elle sera rentrée à pied, méditant et rêvant, seule, toujours seule ; car l'enfant est turbulent, égoïste, sans douceur et sans patience ; et il ne peut même pas, comme le pur animal, comme le chien et le chat, servir de confident aux douleurs solitaires.





## Le vieux saltimbanque

Partout s'étalait, se répandait, s'éboudissait le peuple en vacances. C'était une de ces solennités sur lesquelles, pendant un long temps, comptent les saltimbanques, les faiseurs de tours, les montreurs d'animaux et les boutiquiers ambulants, pour compenser les mauvais temps de l'année.

En ces jours-là il me semble que le peuple oublie tout, la douleur et le travail ; il devient pareil aux enfants. Pour les petits c'est un jour de congé, c'est l'horreur de l'école renvoyée à vingt-quatre heures. Pour les grands c'est un armistice conclu avec les puissances malfaisantes de la vie, un répit dans la contention et la lutte universelles.

L'homme du monde lui-même et l'homme occupé de travaux spirituels échappent difficilement à l'influence de ce jubilé populaire. Ils absorbent, sans le vouloir, leur part de cette atmosphère d'insouciance. Pour moi, je ne manque jamais, en vrai Parisien, de passer la revue de toutes les baraques qui se pavant à ces époques solennelles.

Elles se faisaient en vérité, une concurrence formidable : elles piaillaient, beuglaient, hurlaient. C'était un mélange de cris, de détonations de cuivre et d'explosions de fusées. Les queues-rouges et les Jocrisses convulsaient les traits de leurs visages basanés, racornis par le vent, la pluie et le soleil ; ils lançaient, avec l'aplomb des comédiens sûrs de leurs effets, des bons mots et des plaisanteries d'un comique solide et lourd comme celui de Molière. Les Hercules, fiers de l'énormité de leurs membres, sans front et sans crâne, comme les oranges-outangs, se prélassaient majestueusement sous les maillots lavés la veille pour la circonstance. Les danseuses, belles comme des fées ou des princesses, sautaient et cabriolaient sous le feu des lanternes qui remplissaient leurs jupes d'étincelles.

Tout n'était que lumière, poussière, cris, joie, tumulte ; les uns dépensaient, les autres gagnaient, les uns et les autres également joyeux. Les enfants se suspendaient aux jupons de leurs mères pour obtenir quelque bâton de sucre, ou montaient sur les épaules de leurs pères pour mieux voir un escamoteur éblouissant comme un dieu. Et partout circulait, dominant tous les parfums, une odeur de friture qui était comme l'encens de cette fête.

Au bout, à l'extrême bout de la rangée de baraques, comme si, honteux, il s'était exilé lui-même de toutes ces splendeurs, je vis un pauvre saltimbanque, voûté, caduc, décrépît, une ruine d'homme, adossé contre un des poteaux de sa cahute ; une cahute plus misérable que celle du sauvage le plus abruti, et dont deux bouts de chandelles, coulants et fumants, éclairaient trop bien encore la détresse.

Partout la joie, le gain, la débauche ; partout la certitude du pain pour les lendemains ; partout l'explosion frénétique de la vitalité. Ici la misère absolue, la misère affublée, pour comble d'horreur, de haillons comiques, où la nécessité, bien plus que l'art, avait introduit le contraste. Il ne riait pas, le misérable ! Il ne pleurait pas, il ne dansait pas, il ne gesticulait pas, il ne criait pas ; il ne chantait aucune chanson, ni gaie, ni lamentable, il n'implorait pas. Il était muet et immobile. Il avait renoncé, il avait abdiqué. Sa destinée était faite.

Mais quel regard profond, inoubliable, il promenait sur la foule et les lumières, dont le flot mouvant s'arrêtait à quelques pas de sa répulsive misère ! Je sentis ma gorge serrée par la main terrible de l'hystérie, et il me sembla que mes regards étaient offusqués par ces larmes rebelles qui ne veulent pas tomber.

Que faire ? A quoi bon demander à l'infortuné quelle curiosité, quelle merveille il avait à montrer dans ces ténèbres puantes, derrière son rideau déchiqueté ? En vérité, je n'osais ; et dût la raison de ma timidité vous faire rire, j'avouerais que je craignais de l'humilier. Enfin, je venais de me résoudre à déposer en passant quelque argent sur une de ses planches, espérant qu'il devinerait mon intention, quand un grand reflux de peuple, causé par je ne sais quel trouble, m'entraîna loin de lui.

Et, m'en retournant, obsédé par cette vision, je cherchai à analyser ma soudaine douleur, et je me dis : Je viens de voir l'image du vieil homme de lettres qui a survécu à la génération dont il fut le brillant amuseur ; du vieux poète sans amis, sans famille, sans enfants, dégradé par sa misère et par l'ingratitude publique et dans la baraque de qui le monde oublieux ne veut plus entrer !







## Le Gâteau

Je voyageais. Le paysage au milieu duquel j'étais placé était d'une grandeur et d'une noblesse irrésistibles. Il en passa sans doute en ce moment quelque chose dans mon âme. Mes pensées voltigeaient avec une légèreté égale à celle de l'atmosphère ; les passions vulgaires, telles que la haine et l'amour profane, m'apparaissaient maintenant aussi éloignées que les nuées qui défilaient au fond des abîmes sous mes pieds ; mon âme me semblait aussi vaste et aussi pure que la coupole du ciel dont j'étais enveloppé ; le souvenir des choses terrestres n'arrivaient à mon cœur qu'affaibli et diminué, comme le son de la clochette des bestiaux imperceptibles qui paissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le petit lac immobile, noir de son immense profondeur, passait quelquefois l'ombre d'un nuage, comme le reflet du manteau d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me souviens que cette sensation solennelle et rare, causée par un grand mouvement parfaitement silencieux, me remplissait d'une joie mêlée de peur. Bref, je me sentais, grâce à l'enthousiasmante beauté dont j'étais environné, en parfaite paix avec moi-même et avec l'univers ; je crois même que, dans ma parfaite béatitude et dans mon total oubli de tout le mal terrestre, j'en étais venu à ne plus trouver ridicules les journaux qui prétendent que l'homme est né bon ; quand, la matière incurable renouvelant ses exigences, je songeai à réparer la fatigue et à soulager l'appétit causés par une si longue ascension. Je tirai de ma poche un gros morceau de pain, une tasse de cuir et un flacon d'un certain élixir que les pharmaciens vendaient en temps-là aux touristes pour le mêler à l'occasion avec de l'eau de neige.

Je découpais tranquillement mon pain, quand un bruit très léger me fit lever les yeux. Devant moi se tenait un petit être déguenillé, noir, ébouriffé, dont les yeux creux, farouches et comme suppliants, dévoraient le morceau de pain. Et je l'entendis soupirer, d'une voix basse et rauque, le mot : gâteau ! Je ne pus m'empêcher de rire en entendant l'appellation dont il voulait bien honorer mon pain presque blanc, et j'en coupais pour lui une belle tranche que je lui offris. Lentement il se rapprocha, ne quittant pas des yeux l'objet de sa convoitise ; puis, happant le morceau avec sa main, se recula vivement, comme s'il eût craint que mon offre ne fût pas sincère ou que je m'en repentisse déjà.

Mais au même instant il fut culbuté par un autre petit sauvage, sorti je ne sais d'où, et si parfaitement semblable au premier qu'on aurait pu le prendre pour son frère jumeau. Ensemble ils roulèrent sur le sol, se disputant la précieuse proie, aucun n'en voulant sans doute sacrifier la moitié pour son frère. Le premier exaspéré, empoigna le second par les cheveux ; celui-ci lui saisit l'oreille avec les dents, et en cracha un petit morceau sanglant avec un superbe juron patois. Le

légitime propriétaire du gâteau essaya d'enfoncer ses petites griffes dans les yeux de l'usurpateur ; à son tour celui-ci appliqua toutes ses forces à étrangler son adversaire d'une main, pendant que de l'autre, il tâchait de glisser dans sa poche le prix du combat. Mais, ravivé par le désespoir, le vaincu se redressa et fit rouler le vainqueur par terre d'un coup de tête dans l'estomac. A quoi bon décrire une lutte hideuse qui dura en vérité plus longtemps que leurs forces enfantines ne semblaient le promettre? Le gâteau voyageait de main en main et changeait de poche à chaque instant ; mais hélas ! il changeait aussi de volume, et lorsque enfin, exténués, haletants, sanglants, ils s'arrêtèrent par impossibilité de continuer, il n'y avait plus, à vrai dire, aucun sujet de bataille ; le morceau de pain avait disparu, et il était éparpillé en miettes semblables aux grains de sable auxquels il était mêlé.

Ce spectacle m'avait embrumé le paysage, et la joie calme où s'éboudissait mon âme avant d'avoir vu ces petits hommes avait totalement disparu; j'en restai triste assez longtemps, me répétant sans cesse : “ Il y a donc un pays superbe où le pain s'appelle gâteau, friandise si rare qu'elle suffit pour engendrer une guerre parfaitement fratricide! “



# L'Horloge

Les Chinois voient l'heure dans l'oeil des chats.

Un jour un missionnaire, se promenant dans la banlieue de Nankin, s'aperçut qu'il avait oublié sa montre, et demanda à un petit garçon quelle heure il était.

Le gamin du céleste Empire hésita d'abord ; puis, se ravisant, il répondit : "Je vais vous le dire." Peu d'instant après, il reparut, tenant dans ses bras un fort gros chat, et le regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux il affirma sans hésiter : "Il n'est pas encore tout à fait midi." Ce qui était vrai.

Pour moi, si je me penche vers la belle Féline, la si bien nommée, qui est à la fois l'honneur de son sexe, l'orgueil de mon coeur et le parfum de mon esprit, que ce soit la nuit, que ce soit le jour, dans la pleine lumière ou dans l'ombre opaque, au fond de ses yeux adorables je vois toujours l'heure distinctement, toujours la même, une heure vaste, solennelle, grande comme l'espace, sans division de minutes ni de secondes, - une heure immobile qui n'est pas marquée sur les horloges, et cependant légère comme un soupir, rapide comme un coup d'oeil.

Et si quelque importun venait me déranger pendant que mon regard repose sur ce délicieux cadran, si quelque génie malhonnête et intolérant, quelque démon du contre - temps venait me dire : " Que regardes-tu là avec tant de soin ? Que cherches-tu dans les yeux de cet être ? Y vois-tu l'heure, mortel prodigue et fainéant ? " Je répondrais sans hésiter : "Oui, je vois l'heure ; il est l'éternité !"

N'est-ce pas, madame, que voici un madrigal vraiment méritoire, et aussi emphatique que vous-même ? En vérité, j'ai eu tant de plaisir à broder cette prétentieuse galanterie, que je ne vous demanderai rien en échange.



## Un hémisphère dans une chevelure

Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l'odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l'eau d'une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l'air.

Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j'entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.

Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures, ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.

Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélassent l'éternelle chaleur.

Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d'un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.

Dans l'ardent foyer de ta chevelure, je respire l'odeur du tabac mêlée à l'opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l'infini de l'azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure, je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco.

Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.







## L'invitation au voyage

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtement illustré de ses savantes et délicates végétations.

Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre ; où la vie est grasse et douce à respirer ; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus ; où le bonheur est marié au silence; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois; où tout vous ressemble, mon cher ange.

Tu connais cette maladie fiévreuse qui s'empare de nous dans les froides misères, cette nostalgie du pays qu'on ignore, cette angoisse de la curiosité ? Il est une contrée qui te ressemble, où tout est beau, riche, tranquille et honnête, où la fantaisie a bâti une Chine occidentale, où la vie est douce à respirer, où le bonheur est marié au silence. C'est là qu'il faut aller vivre, c'est là qu'il faut aller mourir !

Oui, c'est là qu'il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par l'infini des sensations. Un musicien a écrit l'Invitation à la valse ; quel est celui qui composera l'Invitation au voyage, qu'on puisse offrir à la femme aimée, à la soeur d'élection ?

Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre,- là-bas, où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative solennité.

Sur des panneaux luisants, ou sur des cuirs dorés et d'une richesse sombre, vivent discrètement des peintures béates, calmes et profondes, comme les âmes des artistes qui les créèrent. Les soleils couchants, qui colorent si richement la salle à manger ou le salon, sont tamisés par de belles étoffes ou par ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en nombreux compartiments. Les meubles sont vastes, curieux, bizarres, armés de serrures et de secrets comme des âmes raffinées. Les miroirs les métaux, les étoffes, l'orfèvrerie et la faïence y jouent pour les yeux une symphonie muette et mystérieuse; et de toutes choses, de tous les coins, des fissures des tiroirs et des plis des étoffes s'échappe un parfum singulier, un revenez-y de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appartement.

Un vrai pays de Cocagne, te dis-je, où tout est riche, propre, luisant, comme une belle conscience, comme une magnifique batterie de cuisine, comme une splendide orfèvrerie, comme une bijouterie barriolée ! Les trésors du monde y affluent, comme dans la maison d'un homme laborieux et qui a bien mérité du monde entier.

Pays singulier, supérieur aux autres, comme l'art l'est à la nature, où celle-ci est reformée par le rêve, où elle est corrigée, embellie, refondue.

Qu'ils cherchent, qu'ils cherchent encore, qu'ils reculent sans cesse les limites de leur bonheur, ces alchimistes de l'horticulture! Qu'ils proposent des prix de soixante et de cent mille florins pour qui résoudra leurs ambitieux problèmes! Moi, j'ai trouvé ma tulipe noire et mon dahlia bleu !

Fleur incomparable, tulipe retrouvée, allégorique dahlia, c'est là, n'est-ce-pas, dans ce beau pays si calme et si rêveur, qu'il faudrait aller vivre et fleurir ? Ne serais-tu pas encadrée dans ton analogie, et ne pourrais-tu pas te mirer, pour parler comme les mystiques, dans ta propre correspondance ?

Des rêves ! Toujours des rêves ! et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée, et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action réussie et décidée ? Vivrons-nous jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau qu'a peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble ?

Ces trésors, ces meubles, ce luxe, cet ordre, ces parfums, ces fleurs miraculeuses, c'est toi. C'est encore toi, ces grands fleuves et ces canaux tranquilles. Ces énormes navires qu'ils charrient, tout chargés de richesses, et d'où montent les chants monotones de la manoeuvre, ce sont mes pensées qui dorment ou qui roulent sur ton sein. Tu les conduis doucement vers la mer qui est l'Infini, tout en réfléchissant les profondeurs du ciel dans la limpidité de ta belle âme ; - et quand, fatigués par la houle et gorgés des produits de l'Orient, ils rentrent au port natal, ce sont encore mes pensées enrichies qui reviennent de l'infini vers toi.



## Le joujou du pauvre

Je veux donner l'idée d'un divertissement innocent. Il y a si peu d'amusements qui ne soient pas coupables! Quand vous sortirez le matin avec l'intention décidée de flâner sur les grandes routes, remplissez vos poches de petites inventions à un sol, - telles que le polichinelle plat mû par un seul fil, les forgerons qui battent l'enclume, le cavalier et son cheval dont la queue est un sifflet, - et le long des cabarets, au pied des arbres, faites-en hommage aux enfants inconnus et pauvres que vous rencontrerez. Vous verrez leurs yeux s'agrandir démesurément. D'abord ils n'oseront pas prendre; ils douteront de leur bonheur. Puis leurs mains agripperont vivement le cadeau, et ils s'enfuiront comme font les chats qui vont manger loin de vous le morceau que vous leur avez donné, ayant appris à se défier de l'homme.

Sur une route, derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'insouciance et le spectacle habituel de la richesse rendent ces enfants-là si jolis, qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

A côté de lui gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un oeil impartial découvrirait la beauté, si, comme l'oeil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

A travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur.



# La solitude

Un gazetier philanthrope me dit que la solitude est mauvaise pour l'homme et à l'appui de sa thèse, il cite, comme tous les incrédules, des paroles des Pères de l'Eglise;

Je sais que le Démon fréquente volontiers les lieux arides, et que l'Esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes. Mais il serait possible que cette solitude ne fût dangereuse que pour l'âme oisive et divagante qui la peuple de ses passions et de ses chimères.

Il est certain qu'un bavard, dont le suprême plaisir consiste à parler du haut d'une chaire ou d'une tribune, risquerait fort de devenir fou furieux dans l'île de Robinson. Je n'exige pas de mon gazetier les courageuses vertus de Crusoé, mais je demande qu'il ne décrète pas d'accusation les amoureux de la solitude et du mystère.

Il y a dans nos races jacassières, des individus qui accepteraient avec moins de répugnance le supplice suprême, s'il leur était permis de faire du haut de l'échafaud une copieuse harangue, sans craindre que les tambours de Santerre ne leur coupassent intempes- tivement la parole.

Je ne les plains pas, parce que je devine que leurs effusions oratoires leur procurent des voluptés égales à celles que d'autres tirent du silence et du recueillement ; mais je les méprise.

Je désire surtout que mon maudit gazetier me laisse m'amuser à ma guise. " Vous n'éprouvez donc jamais, - me dit-il, avec un ton de nez très apostolique, -le besoin de partager vos jouissances"? Voyez-vous le subtil envieux! Il sait que je dédaigne les siennes, et il vient s'insinuer dans les miennes, le hideux trouble-fête !

" Ce grand malheur de ne pouvoir être seul !... " dit quelque part La Bruyère, comme pour faire honte à tous ceux qui courent s'oublier dans la foule, craignant sans doute de ne pouvoir se supporter eux-mêmes.

" Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre ", dit un autre sage, Pascal, je crois, rappelant ainsi dans la cellule du recueillement tous ces affolés qui cherchent le bonheur dans le mouvement et dans une prostitution que je pourrais appeler fraternelle, si je voulais parler la belle langue de mon siècle.





## Les Projets

Il se disait, en se promenant dans un grand parc solitaire : “Comme elle serait belle dans un costume de cour, compliqué et fastueux, descendant, à travers l’atmosphère d’un beau soir, les degrés de marbre d’un palais, en face des grandes pelouses et des bassins ! Car elle a naturellement l’air d’une princesse.”

En passant plus tard dans une rue, il s’arrêta devant une boutique de gravures, et, trouvant dans un carton une estampe représentant un paysage tropical, il se dit : “ Non ! ce n’est pas dans un palais que je voudrais posséder sa chère vie. Nous n’y serions pas chez nous. D’ailleurs ces murs criblés d’or ne laisseraient pas une place pour accrocher son image ; dans ces solennelles galeries, il n’y a pas un coin pour l’intimité. Décidément, c’est là qu’il faudrait demeurer pour cultiver le rêve de ma vie.”

Et, tout en analysant des yeux les détails de la gravure, il continuait mentalement : “ Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j’ai oublié les noms..., dans l’atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable..., dans la case un puissant parfum de rose et de musc..., plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle..., autour de nous, au-delà de la chambre éclairée d’une lumière rose tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d’un rococo portugais, d’un bois lourd et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé!), au-delà de la varangue, le tapage des oiseaux ivres de lumières, et le jacassement des petites négresses..., et, la nuit, pour servir d’accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filaos ! Oui, en vérité, c’est bien là le décor que je cherchais. Qu’ai-je à faire de palais? “

Et plus loin, comme il suivait une grande avenue, il aperçut une auberge proprette, où d’une fenêtre égayée par des rideaux d’indienne bariolée se penchaient deux têtes rieuses. Et tout de suite : “ Il faut, - se dit-il, - que ma pensée soit une grande vagabonde pour aller chercher si loin ce qui est si près de moi. Le plaisir et le bonheur sont dans la première auberge venue, dans l’auberge du hasard, si féconde en voluptés. Un grand feu, des faïences voyantes, un souper passable, un vin rude, et un lit très-large avec des draps un peu âpres, mais frais ; quoi de mieux? ”.

Et en rentrant seul chez lui, à cette heure où les conseils de la Sagesse ne sont plus étouffés par les bourdonnements de la vie extérieure, il se dit : “ J’ai eu aujourd’hui, en rêve, trois domiciles où j’ai trouvé un égal plaisir. Pourquoi contraindre mon corps à changer de place, puisque mon âme voyage si lestement? Et à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante?”.





## La belle Dorothée

Le soleil accable la ville de sa lumière droite et terrible; le sable est éblouissant et la mer miroite. Le monde stupéfié s'affaisse lâchement et fait la sieste, une sieste qui est une espèce de mort savoureuse où le dormeur, à demi éveillé, goûte les voluptés de son anéantissement.

Cependant Dorothée, forte et fière comme le soleil, s'avance dans la rue déserte, seule vivante à cette heure sous l'immense azur, et faisant sur la lumière une tache éclatante et noire.

Elle s'avance, balançant mollement son torse si mince sur ses hanches si larges. Sa robe de soie collante, d'un ton clair et rose, tranche vivement sur les ténèbres de sa peau et moule exactement sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue.

Son ombrelle rouge, tamisant la lumière, projette sur son visage sombre le fard sanglant de ses reflets.

Le poids de son énorme chevelure presque bleue tire en arrière sa tête délicate et lui donne un air triomphant et paresseux. De lourdes pendeloques gazouillent secrètement à ses mignonnes oreilles.

De temps en temps la brise de mer soulève par le coin sa jupe flottante et montre sa jambe luisante et superbe ; et son pied, pareil aux pieds des déesses de marbre que l'Europe enferme dans ses musées, imprime fidèlement sa forme sur le sable fin. Car Dorothée est si prodigieusement coquette que le plaisir d'être admirée l'emporte chez elle sur l'orgueil de l'affranchie, et, bien qu'elle soit libre, elle marche sans souliers.

Elle s'avance ainsi, harmonieusement, heureuse de vivre et souriant d'un blanc sourire, comme si elle apercevait au loin dans l'espace un miroir reflétant sa démarche et sa beauté.

A l'heure où les chiens eux-mêmes gémissent de douleur sous le soleil qui les mord, quel puissant motif fait donc aller ainsi la paresseuse Dorothée, belle et froide comme le bronze?

Pourquoi a-t-elle quitté sa petite case si coquettement arrangée, dont les fleurs et les nattes font à si peu de frais un parfait boudoir; où elle prend tant de plaisir à se peigner, à fumer, à se faire éventer ou à se regarder dans le miroir de ses grands éventails de plumes, pendant que la mer, qui bat la plage à cent pas de là, fait à ses rêveries indécises un puissant et monotone accompagnement, et que la marmite de fer, où cuit un ragoût de crabes au riz et au safran, lui envoie, du fond de la cour, ses parfums excitants?

Peut-être a-t-elle un rendez-vous avec quelque jeune officier qui, sur des plages lointaines, a entendu parler par ses camarades de la célèbre Dorothée. Infailliblement elle le priera, la simple créature, de lui décrire le bal de l'Opéra, et lui demandera si on peut y aller pieds nus, comme aux danses du dimanche, où les vieilles Cafrines elles-mêmes deviennent ivres et furieuses de joie ; et puis encore si les belles dames de Paris sont toutes plus belles qu'elle.

Dorothée est admirée et choyée de tous, et elle serait parfaitement heureuse si elle n'était obligée d'entasser piastre sur piastre pour racheter sa petite soeur qui a bien onze ans, et qui est déjà mûre, et si belle. Elle réussira sans doute, la bonne Dorothée; le maître de l'enfant est si avare, trop avare, pour comprendre une autre beauté que celle des écus!







## Les yeux des pauvres

Ah ! Vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il vous sera sans doute moins facile de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer ; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avons passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une ; - un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous les hommes, il n'a été réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir devant un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz, lui-même, y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, les pages aux joues rebondies traînées par des chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroises ou l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir. Tous en guenilles. Ces trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : “ Que c'est beau ! Que c'est beau ! On dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs”. Les yeux du petit garçon : “Que c'est beau ! Que c'est beau ! Mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous”. Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le coeur. La chanson avait raison ce soir-là, relativement à moi. Non seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais honteux de nos verres et de nos carafes,

plus grands que notre soif. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire ma pensée plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts habités par le caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : “ Ces gens me sont insupportables avec les yeux ouverts comme des portes cochères ! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d’ici? ”

Tant il est difficile de s’entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s’aiment !





## La fausse monnaie

Comme nous nous éloignons du bureau de tabac, mon ami fit un soigneux triage de sa monnaie ; dans la poche gauche de son gilet il glissa de petites pièces d'or; dans la droite, de petites pièces d'argent; dans la poche de sa culotte, une masse de gros sols, et enfin, dans la droite, une pièce d'argent de deux francs qu'il avait particulièrement examinée.

“ Singulière et minutieuse répartition! ” me dis-je en moi-même.

Nous fîmes la rencontre d'un pauvre qui nous tendit sa casquette en tremblant. - Je ne connais rien de plus inquiétant que l'éloquence muette de ces yeux suppliants, qui contiennent à la fois, pour l'homme sensible qui sait y lire, tant d'humilité, tant de reproches. Il trouve quelque chose approchant cette profondeur de sentiment compliqué, dans les yeux larmoyants des chiens qu'on fouette.

L'offrande de mon ami fut beaucoup plus considérable que la mienne, et je lui dis : “ Vous avez raison ; après le plaisir d'être étonné, il n'en est pas de plus grand que celui de causer une surprise. - C'était la pièce fausse ”, me répondit-il tranquillement, comme pour se justifier de sa prodigalité.

Mais dans mon misérable cerveau, toujours occupé à chercher midi à quatorze heures (de quelle fatigante faculté la nature m'a fait cadeau!), entra soudainement cette idée qu'une pareille conduite, de la part de mon ami, n'était excusable que par le désir de créer un événement dans la vie de ce pauvre diable, peut-être même de connaître les conséquences diverses, funestes ou autres, que peut engendrer une pièce fausse dans la main d'un mendiant. Ne pouvait-elle pas se multiplier en pièces vraies? ne pouvait-elle pas aussi le conduire en prison ? Un cabaretier, un boulanger, par exemple, allait peut-être le faire arrêter comme faux monnayeur ou comme propagateur de fausse monnaie. Tout aussi bien la pièce fausse serait peut-être, pour un pauvre petit spéculateur, le germe d'une richesse de quelques jours. Et ainsi ma fantaisie allait son train, prêtant des ailes à l'esprit de mon ami et tirant toutes les déductions possibles de toutes les hypothèses possibles.

Mais celui-ci rompit brusquement ma rêverie en reprenant mes propres paroles: “ Oui, vous avez raison; il n'est pas de plaisir plus doux que de surprendre un homme en lui donnant plus qu'il n'espère”.

Je le regardais dans le blanc des yeux, et je fus épouvanté de voir que ses yeux brillaient d'une incontestable candeur. Je vis alors clairement qu'il avait voulu faire à la fois la charité et une bonne affaire; gagner quarante sols et le coeur de Dieu; emporter le paradis économiquement; enfin attraper gratis un brevet d'homme charitable. Je lui aurais presque pardonné le désir de la criminelle jouissance dont je le supposais tout à l'heure capable; j'aurais trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre les pauvres; mais je ne lui pardonnerai jamais l'ineptie de son calcul. On n'est jamais excusable d'être méchant, mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est; et le plus irréparable des vices est de faire le mal par bêtise.





## **Enivrez-vous**

Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez- vous.

Et si quelquefois, sur les marches d'un palais, sur l'herbe verte d'un fossé, dans la solitude morne de votre chambre, vous vous réveillez, l'ivresse déjà diminuée ou disparue, demandez au vent, à la vague, à l'étoile, à l'oiseau, à l'horloge, à tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit, à tout ce qui roule, à tout ce qui chante, à tout ce qui parle, demandez quelle heure il est ; et le vent, la vague, l'étoile, l'oiseau, l'horloge, vous répondront : "Il est l'eure de s'enivrer ! Pour n'être pas les esclaves martyrisés du temps, enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise."



## Déjà

Cent fois déjà le soleil avait jailli, radieux ou attristé, de cette cuve immense de la mer dont les bords ne se laissent qu'à peine apercevoir ; cent fois il s'était replongé, étincelant ou morose, dans son immense bain du soir. Depuis nombre de jours, nous pouvions contempler l'autre côté du firmament et déchiffrer l'alphabet céleste des antipodes. Et chacun des passagers gémissait et grognait. On eût dit que l'approche de la terre exaspérait leur souffrance. "Quand donc", disaient-ils, "cesserons-nous de dormir un sommeil secoué par la lame, troublé par un vent qui ronfle plus haut que nous ? Quand pourrons-nous manger de la viande qui ne soit pas salée comme l'élément infâme qui nous porte ? Quand pourrons-nous digérer dans un fauteuil immobile ? "

Il y en avait qui pensaient à leur foyer, qui regrettaient leurs femmes infidèles et maussades, et leur progéniture criarde. Tous étaient si affolés par l'image de la terre absente, qu'ils auraient, je crois, mangé de l'herbe avec plus d'enthousiasme que les bêtes.

Enfin un rivage fut signalé; et nous vîmes, en approchant, que c'était une terre magnifique, éblouissante. Il semblait que les musiques de la vie s'en détachaient en un vague murmure, et que de ces côtes, riches en verdure de toute sorte, s'exhalait, jusqu'à plusieurs lieues, une délicieuse odeur de fleurs et de fruits.

Aussitôt chacun fut joyeux, chacun abdiqua sa mauvaise humeur. Toutes les querelles furent oubliées, tous les torts réciproques pardonnés ; les duels convenus furent rayés de la mémoire, et les rancunes s'envolèrent comme des fumées.

Moi seul j'étais triste, inconcevablement triste. Semblable à un prêtre à qui on arracherait sa divinité, je ne pouvais, sans une navrante amertume, me détacher de cette mer si infiniment variée dans son effrayante simplicité, et qui semble contenir en elle et représenter par ses jeux, ses allures, ses colères et ses sourires, les humeurs, les agonies et les extases de toutes les âmes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront!

En disant adieu à cette incomparable beauté, je me sentais abattu jusqu'à la mort; et c'est pourquoi, quand chacun de mes compagnons dit : "Enfin!" je ne pus crier que : "Déjà!"

Cependant c'était la terre, la terre avec ses bruits, ses passions, ses commodités, ses fêtes; c'était une terre riche et magnifique, pleine de promesses, qui nous envoyait un mystérieux parfum de rose et de musc, et d'où les musiques de la vie nous arrivaient en un amoureux murmure.



## Les Fenêtres

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus profond, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant, qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : "Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ?" Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?



## Le Désir de peindre

Malheureux peut être l'homme, mais heureux l'artiste que le désir déchire!

Je brûle de peindre celle qui m'est apparue si rarement et qui a fui si vite comme une belle chose regrettable derrière le voyageur emporté dans la nuit. Comme il y a longtemps déjà qu'elle a disparu!

Elle est belle, et plus que belle; elle est surprenante. En elle le noir abonde et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont deux antres où scintille vaguement le mystère, et son regard illumine comme l'éclair: c'est une explosion dans les ténèbres.

Je la comparerais à un soleil noir, si l'on pouvait concevoir un astre noir versant la lumière et le bonheur, mais elle fait plus volontiers penser à la lune qui sans doute l'a marquée de sa redoutable influence; non pas la lune blanche des idylles qui ressemble à une froide mariée, mais la lune sinistre et enivrante suspendue au fond d'une nuit orageuse et bousculée par les nuées qui courent; non pas la lune paisible et discrète visitant le sommeil des hommes purs, mais la lune arrachée du ciel vaincue et révoltée que les sorcières thessaliennes contraignent durement à danser sur l'herbe terrifiée !

Dans son petit front habitent la volonté tenace et l'amour de la proie. Cependant au bas de ce visage inquiétant où des narines mobiles aspirent l'inconnu et l'impossible, éclate avec une grâce inexprimable le rire d'une grande bouche, rouge et blanche, et délicieuse qui fait rêver au miracle d'une superbe fleur éclore dans un terrain volcanique.

Il y a des femmes qui inspirent l'envie de les vaincre et de jouir d'elles mais celle-ci donne le désir de mourir lentement sous son regard.





## Les Bienfaits de la Lune

La Lune qui est le caprice même regarda par la fenêtre pendant que tu dormais dans ton berceau, et se dit : “ Cette enfant me plaît ”.

Et elle descendit moelleusement son escalier de nuages, et passa sans bruit à travers les vitres. Puis elle s'étendit sur toi avec la tendresse souple d'une mère et elle déposa ses couleurs sur ta face. Tes prunelles en sont restées vertes et tes joues extraordinairement pâles. C'est en contemplant cette visiteuse que tes yeux se sont si bizarrement agrandis ; et elle t'a si tendrement serrée à la gorge que tu en as gardé pour toujours l'envie de pleurer.

Cependant dans l'expansion de sa joie, la Lune remplissait toute la chambre comme une atmosphère phosphorique, comme un poison lumineux et toute cette lumière vivante pensait et disait:

“ Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière; tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit; la mer immense et verte; l'eau informe et multiforme, le lieu où tu ne seras pas; l'amant que tu ne connaîtras pas; les fleurs monstrueuses; les parfums qui font délirer; les chats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme des femmes, d'une voix rauque et douce !

“ Et tu seras aimée de mes amants, courtisée par mes courtisans Tu seras la reine des hommes aux yeux verts dont j'ai serré aussi la gorge dans mes caresses nocturnes; de ceux-là qui aiment la mer, la mer immense, tumultueuse et verte, l'eau informe et multiforme, le lieu où ils ne sont pas; la femme qu'ils ne connaissent pas; les fleurs sinistres qui ressemblent aux encensoirs d'une religion inconnue, les parfums qui troublent la volonté, et les animaux sauvages et voluptueux qui sont les emblèmes de leur folie ”.

Et c'est pour cela, maudite chère enfant gâtée que je suis maintenant couché à tes pieds, cherchant dans toute ta personne le reflet de la redoutable Divinité, de la fatidique marraine, de la nourrice empoisonneuse de tous les *lunatiques*.



## Laquelle est la vraie ?

J'ai connu une certaine Bénédicte, qui remplissait l'atmosphère d'idéal, et dont les yeux répandaient le désir de la grandeur, de la beauté, de la gloire et de tout ce qui fait croire à l'immortalité.

Mais cette fille miraculeuse était trop belle pour vivre longtemps ; aussi est-elle morte quelques jours après que j'eus fait sa connaissance, et c'est moi-même qui l'ai enterrée, un jour que le printemps agitait son encensoir jusque dans les cimetières. C'est moi qui l'ai enterrée, bien close dans une bière d'un bois parfumé et incorruptible comme les coffres de l'Inde.

Et comme mes yeux restaient fichés sur le lieu où était enfoui mon trésor, je vis subitement une petite personne qui ressemblait singulièrement à la défunte, et qui, piétinant sur la terre fraîche, avec une violence hystérique et bizarre disait, en éclatant de rire : “ C'est moi, la vraie Bénédicte! C'est moi, une fameuse canaille! Et pour la punition de ta folie et de ton aveuglement, tu m'aimeras telle que je suis! ”

Mais moi, furieux, j'ai répondu : “Non! non! non !” et, pour mieux accentuer mon refus, j'ai frappé si violemment la terre, que ma jambe s'est enfoncée jusqu'au genou dans la sépulture récente, et que, comme un loup pris au piège, je reste attaché, pour toujours peut-être, à la fosse de l'idéal.



## Un Cheval de race

Elle est bien laide. Elle est délicieuse pourtant!

Le Temps et l'Amour l'ont marquée de leurs griffes et lui ont cruellement enseigné ce que chaque minute et chaque baiser emportent de jeunesse et de fraîcheur.

Elle est vraiment laide; elle est fourmi, araignée, si vous voulez, squelette même; mais aussi elle breuvage, magistère, sorcellerie ! en somme, elle est exquise.

Le Temps n'a pu rompre l'harmonie pétillante de sa démarche ni l'élégance indestructible de son armature. L'Amour n'a pas altéré la suavité de son haleine d'enfant; et le Temps n'a rien arraché de son abondante crinière d'où s'exhale en fauves parfums toute la vitalité endiablée du midi français : Nîmes, Aix, Arles, Avignon, Narbonne, Toulouse, villes bénies du soleil, amoureuses et charmantes.

Le Temps et l'Amour l'ont vraiment mordue à belles dents; ils n'ont rien diminué du charme vague, mais éternel, de sa poitrine garçonnière.

Usée peut-être, mais non fatiguée, et toujours héroïque, elle fait penser à ces chevaux de grande race que l'oeil du véritable amateur reconnaît, même attelés à une carrosse de louage ou à un lourd chariot.

Et puis elle est si douce et si fervente ! Elle aime comme on aime en automne; on dirait que les approches de l'hiver allument dans son coeur un feu nouveau et la servilité de sa tendresse n'a jamais rien de fatigant.



## Le miroir

Un homme épouvantable entre et se regarde dans la glace.

“ - Pourquoi vous regardez-vous au miroir, puisque vous ne pouvez vous y voir qu’avec déplaisir ? ”

L’homme épouvantable me répond : “ - Monsieur d’après les immortels principes de 89, tous les hommes sont égaux en droit; donc je possède le droit de me mirer; avec plaisir ou déplaisir, cela ne regarde que ma conscience”.

Au nom du bon sens, j’avais sans doute raison; mais, au point de vue de la loi, il n’avait pas tort.





## Le port

Un port est un charmant séjour pour une âme fatiguée des luttes de la vie. L'ampleur du ciel, l'architecture mobile des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares, sont un prisme merveilleusement propre à amuser les yeux sans jamais les lasser. Les formes élancées des navires, au gréement compliqué, auxquels la houle imprime des oscillations harmonieuses, servent à entretenir dans l'âme le goût du rythme et de la beauté. Et puis surtout, il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité, ni ambition, à contempler, couché dans le belvédère ou accoudé sur le môle, tous ces mouvements de ceux qui partent et de ceux qui reviennent, de ceux qui ont encore la force de vouloir, le désir de voyager ou de s'enrichir.



## Le galant tireur

Comme la voiture traversait le bois, il la fit arrêter dans le voisinage d'un tir, disant qu'il lui serait agréable de tirer quelques balles pour tuer le Temps. Tuer ce monstre-là, n'est-ce pas l'occupation la plus ordinaire et la plus légitime de chacun ? - Et il offrit galamment la main à sa chère, délicieuse et exécrationnelle femme, à cette mystérieuse femme à laquelle il doit tant de plaisirs, tant de douleurs, et peut-être aussi une grande partie de son génie.

Plusieurs balles frappèrent loin du but proposé; l'une d'elles s'enfonça même dans le plafond; et comme la charmante créature riait follement, se moquant de la maladresse de son époux, celui-ci se tourna brusquement vers elle, et lui dit : “ Observez cette poupée, là-bas, à droite, qui porte le nez en l'air et qui a la mine si hautaine. Et bien ! cher ange, je me figure que c'est vous”. Et il ferma les yeux et il lâcha la détente. La poupée fut nettement décapitée.

Alors s'inclinant vers sa chère, sa délicieuse, son exécrationnelle femme, son inévitable et impitoyable Muse, et lui baisant respectueusement la main, il ajouta : “ Ah ! Mon cher ange, combien je vous remercie de mon adresse !”



## La soupe et les nuages

Ma petite folle bien-aimée me donnait à dîner, et par la fenêtre ouverte de la salle à manger, je contemplais les mouvantes architectures que Dieu fait avec les vapeurs, les merveilleuses constructions de l'impalpable. Et je me disais à travers ma contemplation : “ -Toutes ces fantasmagories sont presque aussi belles que les yeux de ma belle bien-aimée, la petite folle monstrueuse aux yeux verts”.

Et tout à coup je reçus un violent coup de poing dans le dos, et j'entendis une voix rauque et charmante, une voix hystérique et comme enrouée par l'eau-de-vie, la voix de ma chère petite bien-aimée, qui disait : “- Allez-vous bientôt manger votre soupe, s... b... de marchand de nuages ? ”



## Perte d'auréole

“ Eh! Quoi! Vous ici, mon cher? Vous dans un mauvais lieu! Vous, le buveur de quintessences! Vous, le mangeur d'ambrosie! En vérité, il y a là de quoi me surprendre.

- Mon cher, vous connaissez ma terreur des chevaux et des voitures. Tout à l'heure, comme je traversais le boulevard, en grande hâte, et que je sautillais dans la boue, à travers ce chaos mouvant où la mort arrive au galop de tous les côtés à la fois, mon auréole dans un mouvement brusque a glissé de ma tête dans la fange du macadam. je n'ai pas eu le courage de la ramasser. J'ai jugé moins désagréable de perdre mes insignes que de me faire rompre les os. Et puis, me suis-je dit, à quelque chose malheur est bon. Je puis maintenant me promener incognito, faire des actions basses et me livrer à la crapule comme les simples mortels Et me voici tout semblable à vous, comme vous voyez !

- Vous devriez au moins faire afficher cette auréole, ou la faire réclamer par le commissaire.

- Ma foi! Non. Je me trouve bien ici. Vous seul, vous m'avez reconnu. D'ailleurs la dignité m'ennuie. Ensuite je pense avec joie que quelque mauvais poète la ramassera et s'en coiffera impudemment. Faire un heureux, quelle jouissance ! et surtout un heureux qui me fera rire ! Pensez à X ou à Z ! Hein ! Comme ce sera drôle !”





## **N'importe où hors du monde**

### **Anywhere out of the world**

Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre.

Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme.

“ Dis-moi mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne ? Il doit y faire chaud et tu t'y ragaillardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau; on dit qu'elle est bâtie en marbre et que le peuple y a une telle haine du végétal, qu'il arrache tous les arbres. Voilà un paysage fait selon ton goût, un paysage fait avec la lumière et le minéral et le liquide pour les réfléchir !

Mon âme ne répond pas.

“ Puisque tu aimes tant le repos, avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre béatifiante ? Peut-être te divertiras-tu dans cette contrée dont tu as souvent admiré l'image dans les musées. Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mats et les navires amarrés au pied des maisons.

Mon âme reste muette.

“ Batavia te sourirait peut-être davantage, nous y trouverions l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale”.

Pas un mot. - Mon âme serait-elle morte ?

“ En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort. - Je tiens notre affaire, pauvre âme ! Nous ferons nos malles pour Tornéo. Allons plus loin encore, à l'extrême bout de la Baltique; encore plus loin de la vie, si c'est possible; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les

lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant... Là, nous pourrons prendre de longs bains de ténèbres cependant que, pour nous divertir les aurores boréales nous enverrons de temps en temps leurs gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'enfer !

Enfin, mon âme fait explosion et sagement elle me crie : “ N'importe où ! N'importe où ! Pourvu que ce soit hors de ce monde ! ”





## Assommons les pauvres!

Pendant quinze jours je m'étais confiné dans ma chambre, et je m'étais entouré des livres à la mode dans ce temps-là (il y a seize ou dix-sept ans); je veux parler des livres où il est traité de l'art de rendre les peuples heureux, sages et riches, en vingt-quatre heures. J'avais donc digéré, - avalé, veux-je dire, - toutes les élucubrations de tous ces entrepreneurs de bonheur public, - de ceux qui conseillent à tous les pauvres de se faire esclaves, et de ceux qui leur persuadent qu'ils sont tous des rois détrônés. - On ne trouvera pas surprenant que je fusse alors dans un état d'esprit avoisinant le vertige ou la stupidité.

Il m'avait semblé seulement que je sentais, confiné au fond de mon intellect, le germe obscur d'une idée supérieure à toutes les formules de bonne femme dont j'avais récemment parcouru le dictionnaire. Mais ce n'était que l'idée d'une idée, quelque chose d'infiniment vague.

Et je sortis avec une grande soif. Car le goût passionné des mauvaises lectures engendre un besoin proportionnel du grand air et des rafraîchissants.

Comme j'allais entrer dans un cabaret, un mendiant me tendit son chapeau, avec un de ces regards inoubliables qui culbuteraient les trônes, si l'esprit remuait la matière, et si l'oeil d'un magnétiseur faisait mûrir les raisins.

En même temps, j'entendis une voix qui chuchotait à mon oreille, une voix que je reconnus bien; c'était celle d'un bon Ange, ou d'un bon Démon, qui m'accompagne partout. Puisque Socrate avait son bon Démon, pourquoi n'aurais-je pas mon bon Ange, et pourquoi n'aurais-je pas l'honneur, comme Socrate, d'obtenir mon brevet de folie, signé du subtil Lélut et du bien avisé Baillarger ?

Il existe cette différence entre le Démon de Socrate et le mien, que celui de Socrate ne se manifestait à lui que pour défendre, avertir, empêcher, et que le mien daigne conseiller, suggérer, persuader. Ce pauvre Socrate n'avait qu'un Démon prohibiteur ; le mien est un grand affirmateur, le mien est un Démon d'action, ou Démon de combat.

Or, sa voix me chuchotait ceci : “ Celui-là seul est l'égal d'un autre, qui le prouve, et celui-là seul est digne de la liberté, qui sait la conquérir ”.

Immédiatement, je sautai sur mon mendiant. D'un seul coup de poing, je lui bouchai un oeil, qui devint, en une seconde, gros comme une balle. Je cassai un de mes ongles à lui briser deux dents, et comme je ne me sentais pas assez fort, étant né délicat et m'étant peu exercé à la boxe, pour assommer rapidement ce vieillard, Je le saisis d'une main par le collet de son habit, de l'autre, je l'empoignai à la gorge, et je me mis à lui secouer vigoureusement la tête contre un mur. Je dois

avouer que j'avais préalablement inspecté les environs d'un coup d'oeil, et que j'avais vérifié que dans cette banlieue déserte, je me trouvais, pour un assez long temps, hors de la portée de tout agent de police.

Ayant ensuite, par un coup de pied lancé dans le dos, assez énergique pour briser les omoplates, terrassé ce sexagénaire affaibli, je me saisis d'une grosse branche d'arbre qui traînait à terre, et je le battis avec l'énergie obstinée des cuisiniers qui veulent attendrir un beefsteak.

Tout à coup, - ô miracle ! ô jouissance du philosophe qui vérifie l'excellence de sa théorie ! - je vis cette antique carcasse se retourner, se redresser avec une énergie que je n'aurais jamais soupçonnée dans une machine si singulièrement détraquée, et, avec un regard de haine qui me parut de bon augure, le malandrin décrépît se jeta sur moi, me pocha les deux yeux, me cassa quatre dents, et, avec la même branche d'arbre, me battit dru comme plâtre. - Par mon énergique médication, je lui avais donc rendu l'orgueil et la vie.

Alors, je lui fis force signes pour lui faire comprendre que je considérais la discussion comme finie, et me relevant avec la satisfaction d'un sophiste du Portique, je lui dis : “ Monsieur, vous êtes mon égal! veuillez me faire l'honneur de partager avec moi ma bourse ; et souvenez-vous, si vous êtes réellement philanthrope, qu'il faut appliquer à tous vos confrères, quand ils vous demanderont l'aumône, la théorie que j'ai eu la douleur d'essayer sur votre dos”.

Il m'a bien juré qu'il avait compris ma théorie, et qu'il obéirait à mes conseils.

# ο Γ ο Λ ο Η

1

ΞΙΙΙοΟΙ : mystérieux  
 ΟΓΟ : Comprendre  
 οΓΥΗΗΗ : éternel  
 ΞΥΗΗΗ : être éternel  
 οΥοΗοΗ : éternité

2

ΞΚΟ§CΓCΠ : ratatinée  
 ΞΦο§ΚΚC : être décrépité  
 ΞΧ§CQ, ΞΧο οΧοC§Q : malheureux

3

οΟΞΚΖ : confiteur  
 οΘοΘοΚ : vague mystérieux  
 †οΛ§ΟΞ : intensité  
 οΓ§ΖΖ§ : immensité  
 οΠο : chasteté  
 ΞΟΧΧE : imiter  
 οΖ§Οο> : pittoresque  
 ΞCΙΞΧΧΞΟΙ : arguties, polémiques  
 ΞCΚΞ† : syllogismes  
 †ΞΜEΞΟ† : énergie  
 †§ΧΧ§C† : volupté  
 οΚοCο, ΞΚCΟ : souffrance, souffrir  
 ΞΟCΛΦΛο : éxaspérer  
 οΗΚο : immuabilité, immutabilité  
 ΚCΟ : souffrir  
 †οC§Ο† : nature  
 †οCοΧΟοΜ† : enchanteresse  
 †οCοΥοο† : rivale  
 Ξ††οΜ†, Ξ§Μ† : tenter (tentation)  
 ΞΜ§ΜEΙ : désirs

4

†οΟ§ΟοΟ† : jouet, joujou  
 οΚ§ΗοΗ : cupidité  
 οΦ†Ξ†Ο : délir  
 οΜΖΗ : fouet  
 οΗCΚ§Ο : gant  
 Ο †§ΚΟΞ : avec zèle  
 Ο†§ΜΠο>† : subitement, brusquement  
 οΜΜοΜ : rage, colère  
 οCΛΛ§ΖΖQ : imbécile  
 †οΗΧΟοΠ† : mentalité, esprit

5

ΞΟο§ΚοΗ : double  
 ΠοξCο : spirituel  
 †οEοQ§† : atmosphère  
 οΧ§† : paresse  
 †ΞΧQΜοΠ† : regret  
 οCΛΜΟ : crépusculaire  
 ο§ΘΜ : éclipse  
 §ΠοΗ (‡§Πο) : alanguis  
 οΜοΘΜοΘ : minéral  
 οΘοΛ§ : étoffe  
 †οΟΧΧΞC† : blasphème  
 οΗΜΠΗ : impression  
 οCΟοΟο : harmonie  
 ΞΠΞΟΞ : humidité  
 †§ΗΟο>† : sensation  
 οΟΙΧE : mousseline  
 †οΛοC§C† : idôle  
 †ΞCΛΟΧΞ† : magique  
 οΛοΘ§ : trône



ΣΧΩΜ ε ... : plaire, fasciner  
ΞΘΛΗΘΗ. (ΞΦΟΟΕ) : dévorer  
οΛΛοΗ : curiosité  
οΕΛΘ : démon  
†εΕΟ† : béatitude  
Ξλλε : retentir  
οΚΘΘΘ : estomac  
οΜ†ε† : spectre  
οΕ.Πο† : huissier  
†ο.ΘΚΚΕΣΠ† : concubine  
†ο.ΘΞΗΞΕΛ† : la Sylphide  
οΕΚεε : horreur  
†ο.ΜΗΗο† : cheminée  
ΕΞ : sans  
†ΣΠεεοοο : almanach  
ο†Εο : moisissure  
ΗεΛοεΕ : laudanum  
†ΞΚοΕ : traîtrises  
οοοεΗ : hideux  
ΞΕΕΕΕΕ : démoniaque  
ΞΕεεε : spasmes  
Ξ†εεεε : angoisses  
εοεε : colères  
†εοοεε : névroses  
οεε : aiguillon  
οΕ.Κεε : le damné

## 6

οΘεΠ : gris  
οΘΚΘΚ : chardon  
οεΚεεε : ortie  
οΕ†ο.ο (ο†οο.ο) : fantassin  
οεεε : ennemi  
οοο.ο : besoin  
†ο.εεε† : corps  
οεεεεε εεεεεε : coupole  
spléénétique  
οο.οεε : cortège

ΞΕΕεΕ : être arrondi  
Ξεεε : être curieux  
οεεε : indifférence

## 7

†ΞΕΕΕΠΕ† †ο.Εεεο† : extase  
universelle  
οεεεε : orgie  
Ξεεεεε : excités  
†εεεε (εεεε, ο ε†εεε, εο εεεε) :  
jouissance  
ΞΕεεεε : artificiel  
†Ξοεε (Ξοε. εε...), εεεεεε : ennui  
οοοοε : sonnette  
†ο.Εοοε† : déesse

## 8

ο †ο.Πε† : soigneusement

## 9

Θε εο.οΕΕ† : vitrier  
†εεεΠοε† : surprise  
οΕεοο : flèche  
οΕο.οεε : moraliste  
Ξεεε (ε††εε.ε, εο εεεε, εεε) : jaillir  
οεεεεε : voluptueux  
†ο.εεε† : courage  
Ξεε, οοΚΚεο : acte  
εο ε††Ποεεο, οεεεεε : absurde  
οΕ.εεεε : dangereux  
†εε.ο† : destinée  
Ξοοεεε. (Ξοοεεε, εο εοοεεε,  
οοεεε) : contraindre  
οεεεεε : anxiété  
ο εεεεε : par caprice  
οΕΕεεεεε : indolent  
εεεεεε : café  
Ξεεεεε : malicieux

◦ᐅᑕᑖᑖᑖ : gaieté  
†◦ᑎᑎ◦ᑎ : marchandise  
ᑖᑖᐅᐅᐅ : nerveux

## 10

ᑖᐅᑖᑖ : coquin  
†◦ᑕᑕᑕᐅ : sauteuse  
ᑎᑎᐅᐅᐅ : lâchement  
◦ᑕᑕᐅ : fanfaronnade  
◦ᐅᐅᑎᑎ : recommandation

## 11

†ᑕᑕᐅᐅ (ᑕᐅᑖᑖ, ᑖᑕᐅᐅᑖᑖ, ᑖᐅ ᑖᑕᐅᑖ) : glaneuse  
ᑖᐅᑕᑕ : cage  
◦ᑕᑕᑕᑕ : barreau  
ᑖᑕᑕᑖ ◦ᑕ◦ᐅ : orang-outan  
ᑖᑖᑖ : exil  
◦ᐅᐅᐅᐅ : ours  
ᐅᑕᑕᐅ : ange  
ᑖᐅᑎᑎᑖ : faubourgs  
ᐅᑖ ᑖᐅᑕᑕ : cornac  
ᐅ + ◦ᑕᐅᐅᐅ : naturellement  
ᐅᑕᑕᑕ : rage  
ᑖᐅᐅᑕᑕ : signifie  
†◦ᑕᑕᑕᑕᑕ : coquette  
ᑖᐅᑕᑕᑕ : affectations  
◦ᑕᑕᑕ : mélancolie  
◦ᑕᑕᑕᑖ : spectateur  
†ᑕᑕᑕ : idéal  
ᑖᑕᐅᐅ : soliveau  
◦ᑕᐅᐅᑕᐅᐅ, †ᑖᑖᑖᑖᑖ : la grue

## 12

◦ᑕᑕᑕᑕ : foule, peuple  
◦ᑕᑕᑕᑕ : multitude  
†◦ᑕᑕᑕᑕ : fée  
†◦ᐅᐅᐅ : travestissement, masque  
◦ᑕᑕᑕᑕ : coffre

†◦ᑕᑕᑕᑕ : mollusque  
◦ᑕᐅᑕᑕ : orgie  
†ᑖᑕᑕᑕᑕᑕ : prostitution  
†ᑖᑕᑕᑕ : charité  
◦ᑕᑕᐅᐅᐅᑖ : colon  
◦ᐅᐅᑖᐅ : prêtre

## 13

†◦ᑕᑕᑕᑕᑕᑕᑕ : ambition déçue  
◦ᑕᐅᐅᑕᑕᑕᑕ : inventeur  
ᑖᑕᑕᑕᑕᑕ (ᑖᑕᐅᐅ ◦ᑕᑕᑕᑕᑕᑕ) : orphelin  
ᑖᑕᑕᑕᑕᑕ : trompé  
ᐅᑕᑕᑕᑕᑕ : humblement,  
modestement  
ᑖᑕᑕᑕᑕ + ◦ᐅᑖᑕ : est en deuil  
◦ᐅᐅᐅᑕ : fierté  
†ᑕᐅᐅᐅ + †◦ᐅᐅᑕᑕᑕᑕ : austérité  
◦ᑕᑕᑕᑕᑕᑕ : régiment  
†◦ᑕᑕᑕᑕᑕᑕ : débauche  
◦ᑕᑕᑕᑕᐅ : confident  
◦ᑕᑕᑕᑕ : curiosité  
◦ᑕᑕᑕ : barrière  
†ᑖᑕᑕᑕᑕᑕᑕ : noblesse  
†ᑖᑕᑕᑕᑕᐅ (ᑕᐅᐅ) : bassesse, trivialité  
†ᑕᑕᑕᑕᑕᑕ : vertu  
†◦ᑕᑕᑕᑕ : plèbe  
†◦ᐅᐅᐅᐅᐅ : jouet  
ᑖᑕᑕᑕᑕ (†◦ᑕᑕᑕᑕᑕᑕᑕ) : est turbulent

## 14

◦ᐅᑖᑖᑕᑕ : saltimbanque  
†◦ᐅᐅᑕᑕᑕ : insouciance  
ᑕᑕᑕ : passer en revue  
◦ᐅᑕᑕᑕ : fusée  
◦ᑕᐅᑕᑕᑕ : comédien  
◦ᑕᐅᑕᑕᑕᑕᑕ : un héros  
◦ᑕᑕᑕᑕᑕ : membre du corps  
◦ᑕᑕᑕᑕᑕᑕ : crane

ተጠባቢ : danseuse  
ጸግግግግ : jupes  
ተጠባቢ : princesse  
ጠግግግ : dieu  
ግግግግ : friture  
ግግግግ : encens  
ጸግግግ : chandelle  
ግግግግ : nécessité  
ጸግግግግ : humilier  
ግግግግ : se résoudre à

### 15

ተጠባቢ : gâteau  
ተጠባቢ ግግግግ : amour  
profane  
ግግግግ : coupole  
ግግግግ : son  
ተጠባቢ ግግግግ : clochette  
ግግግግ : géant  
ግግግግ ግግግግግግግ : élixir  
ግግግግግግ : pharmacien  
ግግግግግግ : tromper  
ተጠባቢ ግግግግ : proie  
ግግግግ : vainqueur  
ግግግግ : décrire

### 16

ግግግግ : missionnaire  
ተጠባቢ ግግግግ : sexe (genre)  
ግግግግ : soupir  
ግግግግግግ : cadran  
ግግግግግግ : l'être  
ግግግግግግ : éternité  
ተጠባቢ ግግግግ : madrigal

### 17

ግግግግ : chevelure  
ተጠባቢ ግግግግ : le mat  
ጸግግግግ : fruits

ጸግግግግ : océan  
ግግግግግግ : port  
ጸግግግግግግ : mélancolique  
ተጠባቢ ግግግግ : navire  
ተጠባቢ ግግግግ : forme  
ተጠባቢ ግግግግ : architecture  
ጸግግግግግግ : se prélasser  
ግግግግግግ : divan  
ተጠባቢ ግግግግግግ : gargoulette  
ግግግግግግ : tropical

### 18

ግግግግግግ : pays de Cognac  
ጸግግግግግግ ( ግግግግግግ ) : orient  
ግግግግግግ : l'imprévu  
ጸግግግግግግ : est honnête  
ግግግግግግግ : la valse  
ተጠባቢ ግግግግግግ : solennité  
ግግግግግግ : peinture  
ግግግግግግ : étoffe  
ግግግግግግ : plomb  
ተጠባቢ ግግግግግግ : meubles  
ተጠባቢ ግግግግግግ : bizarre  
ግግግግግግ : secret  
ግግግግግግግግ : métal  
ተጠባቢ ግግግግግግግግ : orfèvrerie  
ጸግግግግግግግ : mystérieux  
ተጠባቢ ግግግግግግግ : tiroir  
ጸግግግግግግግግ : mystérieux  
ግግግግግግግግ : pli  
ተጠባቢ ግግግግግግግግ : bijouterie  
ግግግግግግግግ : trésor  
ተጠባቢ ግግግግግግግ : nature  
ግግግግግግግግግ : florin (monnaie)  
ግግግግግግግግ : allégorie  
ተጠባቢ ግግግግግግግግ : analogie  
ግግግግግግግግ : correspondance  
ግግግግግግግግ : positif  
ጸግግግግግግግግግ : décidée

ἕῶϣῆϵῖ : monotone

**19**

+οῖοοο+ : joujou, jouet  
οῖῆῖῖῖ : divertissement  
ἕῖῖῖῖῖ : innocent  
οῖῖῖῖῖ : jouet  
ἕῖῖῖ ὦ ... : se défier de  
+ῖῖῖῖ : verroteries  
οῖῖῖῖ : chardon  
οῖῖῖῖῖ, ῖῖῖῖῖ, +ῖῖῖῖῖῖ : ortie  
οῖῖῖῖ : rat

**20**

+ῖῖῖῖῖ, οῖῖῖ : solitude  
ἕῖῖῖῖῖ : chimères  
ἕῖῖῖῖ, ῖῖῖῖῖ : fou  
+ῖῖῖῖ : vertu  
+ῖῖῖῖῖ : courageuse  
+ῖῖῖῖῖ : mystère  
οῖῖῖῖ : jouissance  
οῖῖῖῖῖ : prostitution

**21**

οῖῖῖῖ : projet  
+ῖῖῖῖῖ + ῖῖῖῖῖῖ : une estampe  
+ῖῖῖῖ : mat  
οῖῖῖῖῖ : siège  
οῖῖῖῖῖῖ : auberge  
οῖῖῖῖῖῖ : bourdonnement  
οῖῖῖῖῖ : conseil

**22**

ῖῖῖ : est large  
ἕῖῖ : jambe  
οῖῖῖῖ : musée  
+ῖῖῖ : est coquette  
οῖῖῖῖ : bronze  
+ῖῖῖῖῖῖ : éventail

+ῖῖῖῖ : safran  
οῖῖῖῖῖῖ : officier

**23**

οῖῖῖῖῖῖῖ + ῖῖῖῖ : imperméabilité  
féminine  
+ῖῖῖῖῖ : nymphe  
οῖῖῖῖῖ : fruits  
+ῖῖῖῖῖῖ : gibier  
ῖῖῖῖῖ : +ῖῖῖῖῖῖῖ (+ῖῖῖῖῖ) | +ῖῖῖῖῖῖ,  
ῖῖῖῖῖῖ | ῖῖῖῖῖῖῖ ῖῖῖῖῖῖῖ | +ῖῖῖῖῖῖῖ  
ῖῖῖῖῖῖῖ + ῖῖῖῖῖῖῖ (οῖῖῖῖ | ῖῖῖῖῖῖ) ῖῖῖῖῖῖ  
(οῖῖῖῖῖῖ) ῖῖῖῖῖῖῖ.  
ῖῖῖῖῖῖῖ : (Ganymède) οῖῖῖῖῖῖῖ |  
ῖῖῖῖῖῖῖῖ, ῖῖῖῖῖῖῖῖ, ῖῖῖῖῖῖῖ | +ῖῖῖῖῖῖῖ  
(οῖῖῖῖῖῖῖῖ | ῖῖῖῖῖῖῖ) ῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖ  
(ῖῖῖῖῖῖῖῖ |  
ῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖ), ῖῖῖῖ + ῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖῖ  
ῖῖῖῖῖῖῖ.  
+ῖῖῖῖῖῖῖ : oblélisque  
+ῖῖῖῖῖῖῖῖ : glace  
+ῖῖῖῖῖῖῖῖ : goinfrerie  
οῖῖῖῖῖῖ : caprice  
ἕῖῖῖῖ (+οῖῖῖῖῖ) : inspire

**24**

ῖῖῖῖῖ : fausse monnaie  
οῖῖῖῖῖῖ : poche  
οῖῖῖῖῖ : argent (métal)  
οῖῖῖῖῖῖ : éloquence  
οῖῖῖῖῖῖ : humilité  
οῖῖῖῖῖῖ : reproche  
+ῖῖῖῖῖῖῖῖ : conséquences  
+ῖῖῖῖῖῖῖῖ : prison  
+ῖῖῖῖῖῖῖῖ : candeur, naïveté

**25**

+ῖῖῖῖῖῖῖ : vertu  
οῖῖῖῖῖῖ : ivresse



**34**

oC L o + : tireur  
oE o θ : tir  
Σ o C % R + % : exécutable  
+ o C R o o o : génie  
+ x H o Y x (+ o θ M A % E +) : maladersse  
Σ % M + o H o o o : être hautain  
+ o o o % + : détente  
+ o M % M % C + : poupée

**35**

+ % Ø R o : construction  
o C o o % o : fantasmagorie

**36**

+ % H % + | + x o o x : quintessences  
o C Y % o , + x o C + | L o R % C | : ambroisie,  
Σ C C E : glisser  
+ x A o x : auréole  
+ x E θ M o x : actions basses  
o % C R : dignité

**37**

Σ M R o : n'importe où  
o O X o H % : hôpital  
o M C o o x : poêle  
o C % + + x x : déménagement  
o % o θ % o : le minéral  
o θ M % % : le liquide

+ o C Y o o : spectacle  
o o M o x : musée  
+ o x o o o + : tropicale  
o M C o x : engourdissement  
o o o E : pôle  
o o C o o x : variété  
o X M % X M : monotonie  
L M % : le néant  
+ x C A M M o x | x % M C E : aurores  
boréales  
o % L o L o Y : rose  
% A C , % Y M : reflet

**38**

R R C : assommer, rouer de coup  
% M % % : intelligent  
Σ H o : germe, graine  
o A o θ % : trône  
+ o X o : matière  
o C o Y o E : magnétiseur  
o L Y , x % L Y ( R R o ) : interdire  
Y + M , x Y + M : avertir  
o C o o + o C : affirmateur  
+ o Ø E E o + ( o Ø R R x E ) : branche d'arbre  
+ x % Q x : théorie  
o R R o E : haine

# οΟΚ+οΟ

|                        |    |
|------------------------|----|
| ΣΕΚΚΣ.....             | 10 |
| οΖιοΕ Ι +ΠΟΟοΟ+ .....  | 12 |
| οΟΣΚΚ Ι οοοοοο.....    | 14 |
| ΣοΙ ΣΕΟΕΟΣ.....        | 16 |
| οοοο ΣΟΟΟοοοο.....     | 18 |
| Κο ΣοΙ Λ οοοοοοοο..... | 22 |
| οοοοοο.....            | 24 |
| οοοοοο Λ +ΟΟοοοο.....  | 26 |
| Χοο οοο οοοοοο.....    | 28 |
| Σο+ +οοοοοοοο.....     | 32 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 34 |
| Σοοοοοοοοο.....        | 38 |
| οοοοοοοοοοοο.....      | 40 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 45 |
| οοοοοοοοοοοο.....      | 49 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 53 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 55 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 57 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 61 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 64 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 66 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 69 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 73 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 77 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 81 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 83 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 86 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 88 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 90 |
| οοοοοοοοοοοοοοοο.....  | 92 |

|                 |     |
|-----------------|-----|
| οϛϛϛ⊙ Θ⊗ ∂⊙⊗    | 94  |
| †⊗⊗†            | 96  |
| ⊙⊗⊗⊗⊗           | 98  |
| ⊙⊗⊗† ⊗EQQ⊗      | 100 |
| ⊙⊗⊗⊗⊗ ⊗ ⊗⊗⊗     | 102 |
| ⊙⊗⊗⊙ ⊗EQI       | 104 |
| ⊗⊗⊗ ⊗⊗⊗⊗   ⊗⊗⊗⊗ | 106 |
| ⊗⊗⊗⊗⊗⊗† ⊗⊗⊗⊗⊗   | 109 |
| ⊙⊗⊗⊗⊗           | 113 |
| ⊙⊗⊗⊗⊙           | 121 |



